

JAMES ENSOR, PEINTRE DE LA MER.

2007

Par D^r Jozef MULS,

Conservateur du Musée Royal des Beaux-Arts à Anvers.

Le titre de cette conférence peut paraître, à première vue, un peu excessif. James Ensor n'est pas un spécialiste de la marine, comme le fût Artan, chez nous, ou Mesdag, en Hollande.

On connaît de lui des masques et encore des masques : des masques scandalisés, des masques étonnés, des masques se disputant, des masques singuliers, des masques devant la mort et le public bourgeois, qui n'est jamais très tendre pour les artistes, en est à se demander quelles peuvent bien être les intentions du peintre avec toutes ces grimaces et ces représentations loufoques et impossibles.

On connaît aussi de lui des intérieurs bourgeois, où des dames de province se racontent les potins, où un monsieur assis écoute de la *Musique Russe*, où la gourmande *Mangeuse d'Huîtres* se régale toute seule de son mets favori.

Il peint aussi des Pierrots, des Colombines, des Squelettes, des jardins d'amour, des natures mortes, des chinoiserries, où sa fantaisie, son amour de la couleur et de la lumière se donnent libre cours.

Mais tout cela, semble-t-il, reste assez loin de la mer. Il y a bien encore les *Coquillages* qui nous y ramènent un peu, il y a aussi *La Raie* et d'autres poissons et *Les Poissardes* qui ont au moins à faire avec la minque d'Ostende. Et puis il y a aussi *Le Lampiste* tout noir qui sent le bateau de pêche.

Il y a surtout *Les Chaloupes*, *Le Phare d'Ostende*, *Le Rameur*, *Les Barques échouées*, *Le Canal à Ostende*, où il peint la lumière gris-perle de l'air salin de la mer du Nord.

Mais avec tout cela nous sommes loin d'un mariniste spécialisé, profession pour laquelle d'ailleurs James Ensor n'a pas le moindre goût, spécialisation contre laquelle son esprit fantasque, primesautier, versatile et surtout superbement libre



James Ensor : Le Rameur.

Musée Royal, Anvers.

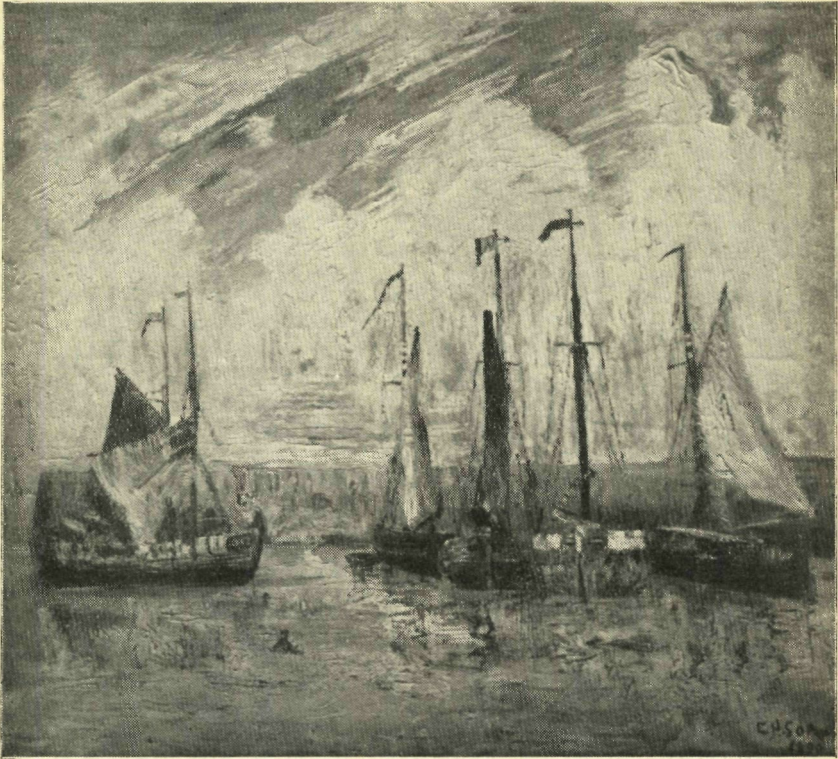
se révolterait avec le plus bel entrain de sa raillerie et de son acerbité.

Mais pour un spectateur sensible qui aurait eu la chance de voir des ensembles de James Ensor, tels qu'ils furent réalisés par L'Art Contemporain à Anvers ou par le Palais des Beaux-Arts à Bruxelles, l'œuvre déjà vaste du maître lui apparaît, abstraction faite des sujets traités, comme une vision ininterrompue de lumière. Elle peut lui donner l'impression qu'aurait un scaphandrier descendu dans les profondeurs des mers indiennes et qui se trouverait soudain dans la nébuleuse atmosphère d'une forêt de corail, semée de coquillages, de perles, d'anémones marines, aux irisations d'opales, aux épanouissements miraculeux, parmi lesquels il verrait nager des poissons rouges et d'or dont il ne peut évaluer ni le nombre, ni la grandeur, mais dont il admire, un bref instant, la ruissellante splendeur.

Voilà bien l'impression qui reste quand on se souvient de l'œuvre total du maître et quand on l'a vu d'un tel regard cet œuvre essentiellement pictural et lumineux se trouve du coup transfiguré. Les salons bourgeois, les masques, les squelettes, les natures mortes, les poissons, les chaloupes se trouvent appartenir au monde de la chimère, dont l'éclosion dans le cerveau de l'artiste ne fut possible que par la présence de la Mer du Nord, aux bords de laquelle il vit et il respire. C'est ce que je me propose de vous expliquer.

Ensor à son début disait : « Je regarde longuement une mer consolatrice aux couleurs problématiques et les culbutes perpétuelles des vagues frisées toujours laminées de frais. J'étudie ses aspects, ses figures nuagées. Son atmosphère opalisée ou laiteuse. »

Le créateur du monde le plus fantastique qui existe dans l'art européen moderne, naquit en effet à Ostende. Il a passé sa vie dans les chambres closes à l'odeur de renfermé du trou de province qu'est cette ville en dehors des courts mois d'été où elle prend un peu d'allure cosmopolite. La nature ardente et impétueuse de l'artiste — qui offre quelque ressemblance avec la figure héroïque de Rubens, dont il tenait même un peu le physique dans ses années de pleine vigueur et dont les palais et les ambassades lui auraient sans doute mieux convenus que les chambres closes — je disais, la nature ardente et impétueuse de l'artiste devait se sentir tous les jours oppressée et meurtrie par les circonstances pénibles et souvent hostiles de



James Ensor : Les Chaloupes.

Musée Royal, Anvers

la vie. Lui qui n'avait pas un pape auprès de lui pour commander la décoration de la Chapelle Sixtine ou la construction de la coupole de Saint-Pierre à Rome, dut se sauver dans l'imagination et le rêve et il construisit sur la feuille de papier d'une eau-forte une cathédrale plus grandiose et plus folle que tout ce que le moyen âge, « énorme et délicat », comme disait Verlaine, avait pu réaliser. Pour sauvegarder sa force dans sa plénitude et ne pas laisser entamer sa sensibilité, il accepta le monde dans lequel il était condamné à vivre. Mais il a regardé les fantômes qui s'agitaient autour de lui à travers l'amertume concentrée de son cœur et il les a

représentés selon leur poids et leur mesure, c'est-à-dire leur néant.

Qu'étaient pour lui toutes ces vagues humanités du notaire, du médecin, du juge, de l'apothicaire, de l'épicier du coin, de la poissarde ou de l'ivrogne, qu'il rencontrait sur son chemin, avec lesquels il devait causer et vivre? Qu'étaient ces bourgeoises qui remplissaient leurs journées par une visite, par la tasse de thé ou de café qu'elles allaient prendre l'une chez l'autre et dont la vanité du langage, les pauvres et futiles paroles qu'elles échangeaient ne servaient qu'à masquer le vide et la mesquinerie de leur existence. Il les a peints comme des poupées et des pantins dans le luxe suranné des salons bourgeois. La lumière qui filtre à travers les rideaux des fenêtres, qui joue autour des chaises et sur les tapis, était d'une réalité plus tangible que leurs chimériques existences humaines. Combien pitoyable est la citadine qui est assise devant la table ronde d'un cabaret de campagne et attend son amant qui lui fausse compagnie! Quelle image de goinfrerie solitaire et égoïste nous montre sa *Mangeuse d'huîtres*, qui dans l'intérieur d'une chambre de province, au buffet démodé, devant une table dressée pour elle seule avec une paire de bouteilles de vin, des assiettes, des citrons, un bouquet, se régale de son plat favori! Il les a percés jusqu'au fond de leurs consciences tous ces hypocrites et suffisants, ces gourmets et ces sournois. Il connaît leur âme vaine et leur cerveau vide. Il a découvert les fonds vaseux où dorment les plus basses passions : l'envie, la jalousie, l'avarice, la débauche crapuleuse, la glotonnerie, qui restaient cachées sous la raideur des figures correctes et réservées, sous la dignité de l'habit professionnel.

James Ensor qui passe pour être le peintre de masques a, au contraire, démasqué la société de son temps. Car sur les masques qu'il a peints apparaît enfin le véritable caractère des êtres qu'il a cotoyés. Il s'est vengé sur eux de la façon la plus cruelle du mal qu'il eut à en subir. Les voilà maintenant avec leurs âmes de bourreaux et de bouchers. Les mâchoires se désarticulent, les grimaces les plus monstrueuses sont rendues avec une véracité implacable. Il les poursuit avec la mort qui joue du fifre au-dessus de leurs faces lamentablement bouffies, blêmes et cancéreuses. Il n'a aucune pitié pour les larmes qui coulent sur leurs visages marqués de gâtisme et d'imbécillité. La dame, qui s'imaginait porter le



James Ensor : Marine.

Musée Royal, Anvers.



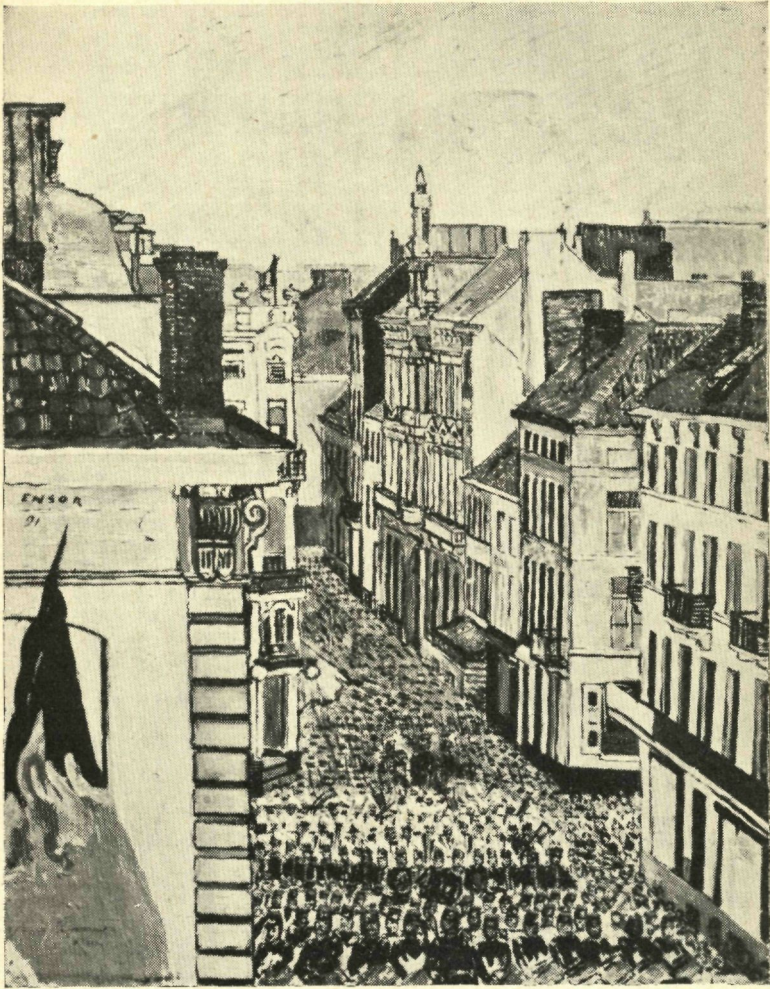
James Ensor : Le Nuage blanc.

Musée Royal, Anvers.

chapeau dernier cri de Paris, est devenue squelette et sur son crâne chavire une chose loufoque et surannée. L'homme qui n'a jamais rien fait de sa vie que de répéter les bobards des autres porte maintenant sur sa tête décharnée un perroquet bleu qui lui picore les dernières filandres. Pas d'égard même pour l'enfant qui lit un livre de contes, à côté de sa maman, car un squelette est sorti d'un meuble hanté et vient grimacer au-dessus de la table. A-t-il assez satirisé les présomptueux, les tapageurs, les faiseurs d'embarras, les pourris? Il n'y a plus d'illusions. L'amour est une estampe décolorée du XVIII^e siècle, sur laquelle on voit une fille trompée qui fait à sa mère l'aveu pénible : fleurs fanées, parfums passés. La misère, la désillusion, la mort sont au bout de toute existence. Les victimes sont poursuivies avec le sarcasme d'un Voltaire ou le ricanement d'un Goya.

Son *Entrée du Christ à Bruxelles*, l'énorme toile dont l'artiste n'a jamais voulu se dessaisir, malgré les offres les plus alléchantes des directeurs de musée et qui orne toujours son atelier, n'est qu'une immense parade de masques, la plus complète comédie humaine de la suffisance, de la sottise et de la médiocrité. Il y a des juges, des croquemorts, des voyous, des politiciens, des femmes du peuple, des bourgeoises, des sociétés et des fanfares, des ronds de cuir et des concierges. Cela remplit une ville. Cela pululle à toutes les fenêtres et sur les toits des maisons, cela crie et cela gesticule, mais c'est le néant, ce sont des faces en papier mâché, ce sont des oripeaux qui couvrent le vide. Il n'y a aucune intention moralisatrice qui préside à la genèse de cette œuvre. L'artiste a abandonné toute idée d'amélioration de la société. Il semble qu'il veuille seulement en activer la décomposition avec son sarcasme et sa raillerie. Je ne connais rien de plus déroutant : une ville entière grouillante de vie apparente et qui en réalité est traitée en nature morte avec des figures en carton.

Est-ce à dire que James Ensor serait sans cœur? Au contraire, son cœur est grand. Trop de sources de tendresse y jaillissent. Sa tendresse est immense en comparaison de ce qu'on est habitué d'appeler la sentimentalité de natures plutôt larmoyantes. Une pudeur le retient de l'exprimer. Le romantisme qui régnait à ses débuts — car ce grand vieillard vient de loin — avait mis en honneur un pathétique faux et théâtral. Le matérialisme qui montait à son époque, allait bientôt envahir la société entière de sorte que l'artiste fut bien



James Ensor : La Musique Rue de Flandre.

Musée Royal, Anvers.

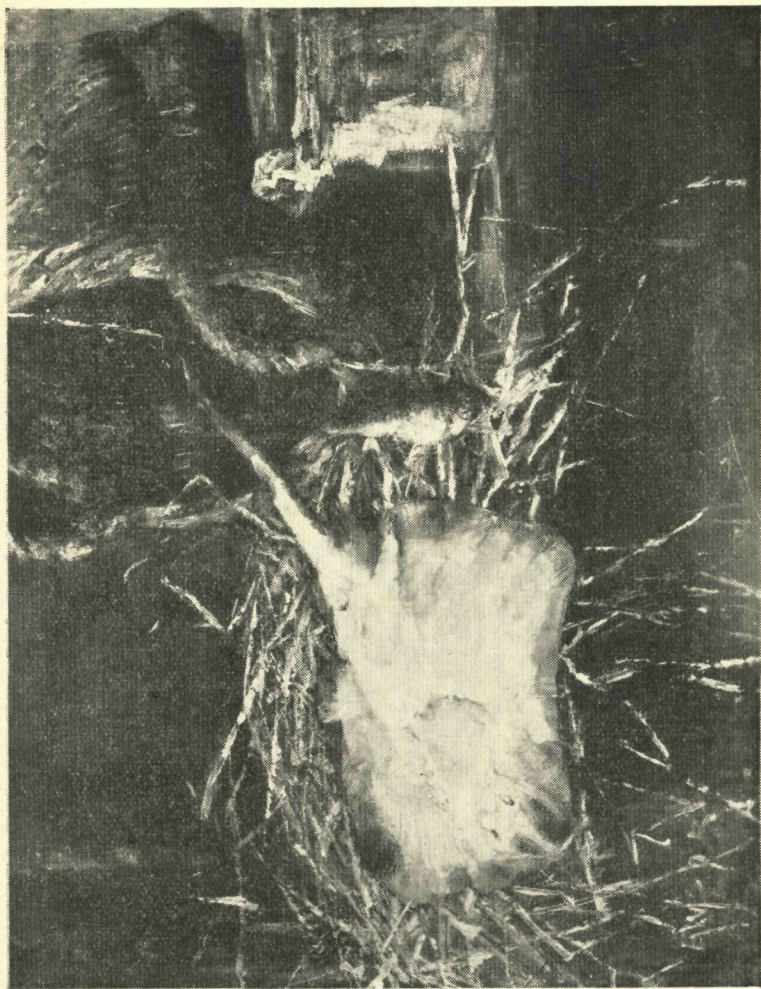
forcé de cacher son cœur et de chercher des détours pour l'exprimer. C'est pourquoi il s'est sauvé dans ces bocages de brumes irradiées de lumière, dans ces jardins d'amour qui

pouvaient s'épanouir seulement dans le rêve, la méditation, la mélancolie d'un homme qui avait vécu trop longtemps exaspéré et meurtri dans sa retraite.

Je me plais à évoquer ici quelques-uns de ces tableaux : Parmi les arbres grêles, qui se dressent isolés ou par groupes dans les lointains lumineux, parmi les buissons propices aux intrigues amoureuses, l'artiste a fait s'agiter un monde de masques bariolés, dans l'accoutrement d'acteurs d'une comédie italienne. On croit entendre le murmure des feuilles et les sanglots des violoncelles. Les couleurs mêmes se font musique. Le peintre les a prises à la nacre des coquillages, aux rouges des coraux, au bleu et au blanc des porcelaines de Chine. Il est tendre et subtil comme un Watteau, mais sans ses charmantes illusions. Ses couples amoureux, ses rondes de danseurs se détachent à peine comme des larves sur des abîmes de lumière et de couleurs ruisselantes : des papillons ou des feuilles que le vent va emporter. C'est bien l'antithèse de l'infini désir humain et du néant des choses. Il n'y a qu'un semblant de bonheur et une réalité remplie d'amertume.

Un spectateur peu averti ne voit guère comment ce monde de masques, de couples amoureux, de ballerines et d'acteurs est trempé dans l'atmosphère de la ville balnéaire d'Ostende, dans la clarté des immensités marines. L'amateur sensible remarque, il est vrai, assez vite que cette peinture spirituelle, ce ruissellement de couleurs vives et harmonisées sont empruntées à la nacre des coquillages, aux irradiations de madrépores et d'étoiles de mer que l'artiste s'est plu souvent à peindre.

Florent Fels l'a dit : « Ensor travaille près de la mer du Nord aux flots ternes, à l'horizon triste. Sa mère vendait de ces coquillages précieux où le peintre trouva sans doute ses roses rares, un nacré plus subtil que celui d'Odilon Redon. La boutique où il passe chaque jour pour gagner son atelier est pleine de chinoiseries exquises et sans race, parfumée de l'odeur du thé et hantée de monstres océaniens, poissons lunes, boursouflés d'écailles, hérissés d'épines, de diables de mer, d'hippocampes et d'espadons malicieux. Une petite sirène embaumée, pas une sirène de poète, pas une de ces adorables filles aux cheveux de lin comme on en rencontre entre Audenarde et Anvers, une vraie sirène marine, est le fétiche de cette douce demeure. »



James Ensor : La Raie.

Musée Royal, Anvers.

Mais quand on sait que James Ensor est aussi musicien et qu'il a composé un ballet qui se passe dans un milieu balnéaire imaginé, les rapports intimes de l'œuvre et de la plage deviennent aussitôt bien plus compréhensibles. Les rêves coloriés de l'artiste trouvent leur origine dans la musique légère qui sort en flots des portails lumineux du Kursaal et flotte sur la plage dans la tiédeur des soirs d'été. Il l'a écoutée cette musique de danse, assis sur son banc favori, sous le dôme des étoiles, devant les phosphorescences de la mer, au milieu du murmure sans fin des grandes eaux. Il est entré dans les salles brillamment éclairées. Il a vu le grouillement bariolé sous les grands lustres, le bercement de houle des centaines de figures tournoyantes dans l'espace des salles devenues des abîmes de lumière. Un couple amoureux s'est égaré dans la pénombre d'une terrasse : Pierrot et Colombine. Une femme dans une cape d'hermine descend à pas furtifs les marches d'un escalier : désillusion ou fuite dans l'aventure.

Ensor a senti la joie, la couleur, le mouvement, le superficiel, la légèreté de ces soirées dansantes et aussi leur tendresse, leur fragilité et leur mélancolie. Tous ces rythmes animés continuèrent à chanter dans sa mémoire. Il les a réunis et recomposés dans sa fantaisie. C'est ainsi qu'est né son ballet, sa danse de poupées amoureuses, sa *Gamme d'Amour*, comme il l'appelle et qui fut représentée avec succès jadis à l'Opéra Flamand d'Anvers.

Mais celui qui s'arrêterait seulement à ces visions un peu légères et pessimistes ne connaîtrait pas la véritable grandeur du maître avec son respect, sa vénération sans bornes pour la vie innombrable et aussi cette immense timidité devant la merveille trop grande du monde.

C'est l'océan, c'est la mer du Nord qui a façonné l'âme d'Ensor. Ses poumons sont remplis du souffle du large. Ses yeux ont mesuré les infinis marins. C'est la mer qui donne la clarté inusitée à ses toiles. Quand il peint *Le Canal d'Ostende*, les formes sont mangées par la lumière et l'atmosphère. Quand il peint *La Rue de Flandre*, cette rue qui lui est familière depuis sa prime jeunesse, on sent que la mer est proche et qu'elle détermine l'espace et l'immensité au-dessus des façades banales. Quand dans ses *Toits d'Ostende* il donne cette vue surplombante de la ville, la mer invisible est présente derrière la houle rouge des tuiles et des cheminées. *Le Phare d'Ostende* n'est là que pour faire ressortir la lumière perlée de



James Ensor : La Chute des Anges rebelles.

Musée Royal, Anvers.

l'air salin. *Le Carnaval sur la Plage* illustre certain passage des *Ecrits* du maître : « Ostende, j'aime vos plages de sable fin, doux refuge de lumière; Ostende, grève immense où petits et grands enfants s'animent et palpitent ». *La Musique Rue de Flandre*, cette petite merveille du Musée Royal d'Anvers est une toile minuscule qui mesure 25 sur 19 cm., mais elle est immense d'espace et de clarté.

Il y a aussi cette merveilleuse *Eglise de Mariakeerke* de la collection de Mme Maurice Philippson, qui a eu tant de succès à l'exposition toute récente de James Ensor, organisée par la Gazette des Beaux-Arts à Paris au Faubourg St-Honoré. C'est la plaine de Flandre et dans la mer de verdure le village illusoire : les maisons blanches, les toits rouges perdus dans ce mouvement de vagues que présentent ces terres conquises sur les eaux, la tour prestigieuse qui domine la ligne d'horizon et par delà les toits, les pignons et la tour, le grand ciel balayé par les vents du large, l'invisible présence du vaste océan, derrière la ligne basse des dunes.

La Raie et les *Poissons* où les tons nacrés dominant sont traités en symboles de la mer. Les beaux *Coquillages*, aux lignes ondulées, aux formes serpentine, sont une synthèse des mouvements de l'onde marine. Il s'est plu souvent à en évoquer les formes étranges et les couleurs délicates.

Mais il est vraiment grand quand il se sépare entièrement du petit monde des hommes et se recueille devant l'immensité des eaux et des ciels. Alors il voit son *Rameur*, perdu dans la brume et la mer glauque. Il voit *Les Chaloupes échouées* sur la plage. Leurs ramures paraissent éphémères sur l'immense abîme de lumière. Il voit la mer verte qui s'étend à l'infini sous un ciel où voguent des nuages. Il voit la mer bleue, la mer inondée de sang de l'incendie du soir.

Dans les moments de plus grande solitude, de cette humeur sombre, si propice à l'éclosion du chef-d'œuvre, il contemple dans la terreur d'un crépuscule sur la mer : *La Chute des anges rebelles*. Le phénomène naturel d'un coucher de soleil prend subitement une signification symbolique. La coupole du ciel dégoutte de sang. Elle est le spectacle terrifiant d'une *gigantomachie* de formes croulantes. La surface des eaux s'agite sous l'envahissement soudain d'un monde de larves rouges qui plongent et s'abîment dans la mer.

Dans la grande toile du Musée Royal d'Anvers : *Adam et Eve chassés du Paradis*, tout se réduit au ciel. C'est une conque



James Ensor : Adam et Eve chassés du Paradis.

Musée Royal, Anvers.

bleue sans bornes, telles qu'on la voit seulement au littoral, au-dessus de la plaine flamande, par delà la ligne basse et sinueuse des dunes. L'immensité est remplie d'air et de lumière comme un aquarium est rempli d'eau. La lumière et l'air sont le véritable sujet du tableau. Ils sont bornés et contenus par la coupole céleste, ou plutôt l'air et la lumière se continuent dans l'espace. Dans l'azur infini s'effilochent des nuages roses. L'astre brûlant du soleil y monte comme une divinité. Du phénomène naturel de ce disque étincelant, de l'immense auréole incandescente qui le manifeste, se détache la figure de l'ange vengeur. Son épée fulgurante est un rayon qui sort de l'astre. Comme un éclair tombé de l'immensité, il va frapper le couple humain, minuscule, qui fuit à l'avant-plan dans une terre sans nom. L'homme, d'après Ensor n'a pas de place dans la multiple splendeur du monde.

Un jour, Ensor a vu Dieu, dans la tempête, sur la proue d'une barque de pêche, au milieu du déchaînement des eaux. L'esquif est soulevé par une vague immense qui ruisselle de toutes les irisations d'un coquillage et voilà que Dieu lève la main et apaise la fureur des flots.

James Ensor a regardé la mer, comme Léonard de Vinci conseillait à ses élèves de regarder un vieux mur. A force d'y fixer son regard, il y découvre des mondes imaginaires. Aujourd'hui, c'est *La Chute des anges rebelles*, demain c'est *La Chevauchée des Walkyries*. Il date de 1938 l'étonnant tableau que le maître intitule: *Hommage à Wagner*. Voilà que des vagues mêmes sortent des figures de masques et que la rafale est peuplée de chevaux emballés et de cavalières en délire.

Je pense qu'après tout ce que j'ai essayé de vous dire d'une façon hélas trop sommaire, le titre de ma communication : James Ensor, peintre de la mer, ne vous paraîtra plus si excessif et que vous aurez compris que né sur son bord, il n'est pas étonnant que cet œuvre soit trempé d'air et d'eau et trouve l'explication de sa grandeur et de son fantastique, dans la grandeur de l'espace et de l'air de notre mer du Nord, dans son murmure mystérieux qui berce le rêve et féconde l'imagination.

M. De Vos. — M. Muls, Président de la 5^e Section du Congrès, avait excellemment présenté les conférenciers qui l'avaient précédé. Il n'y a malheureusement pas un second président pour le remercier, et en ma qualité de Président du Comité Permanent des Congrès de la Mer, je tiens à lui exprimer toute notre reconnaissance d'avoir composé, d'une façon aussi éclectique, le programme de ces journées. Grâce à lui, nous avons vécu une histoire de l'Art de la Mer qui restera dans nos Annales. Si lui-même a permis que par ces trois conférences nous avons mieux compris l'histoire de l'art consacré à la mer, il a lui, complété cette grande fresque, en nous faisant saisir plus intimement comment la mer peut former un grand artiste. En votre nom, je le remercie très sincèrement.

SEANCE DU 2 AOUT 1939.

M. Muls. — J'ai le grand plaisir de vous présenter mon collègue du Musée du Louvre, M. DEVAMBEZ, qui est venu de Paris pour nous faire une communication du plus haut intérêt dans le cadre de notre section. Il a choisi comme sujet : **La mer et les marins dans l'art grec.** Nous sommes curieux de l'entendre et je lui donne la parole.